

Qui mime me suive

Burlesque

Philip Wickham

Numéro 129 (4), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wickham, P. (2008). Compte rendu de [Qui mime me suive : *Burlesque*]. *Jeu*, (129), 24–25.

Qui mime me suive

À la fin de la première de *Burlesque*, Jean Asselin a pris quelques minutes pour présenter les créateurs du spectacle, ceux qui jouaient comme les concepteurs, un peu intimidés de recevoir ces honneurs. Il remerciait le public d'être venu assister « à ce spectacle fait dans l'air du temps », sur lequel il continuait de travailler « encore quelques heures avant le spectacle ». Les commentaires étonnaient, comme s'il n'était pas normal qu'une création garde à la première son petit côté malpropre et rugueux, comme s'il fallait s'excuser de montrer une œuvre qui n'a rien en apparence, mais absolument rien de réfléchi, rien d'intellectuel, rien de littéraire. Bref, une création tout à fait digne de son titre, qui renvoie à un genre aménagé entièrement pour conquérir un public facile, populaire, venu surtout se dilater la rate. Drôle parfois jusqu'à provoquer un vacarme d'hilarité, et d'une efficacité qui donne la fausse impression que c'est n'importe quoi, ou presque. On sait en réalité que seuls des interprètes solides et aguerris peuvent soutenir du début jusqu'à la fin une extravagance construite sur la corde raide du vide.

Rien n'est parfait. On sent que la trame narrative est plutôt laissée à elle-même. Au départ, on se retrouve dans l'appartement délabré des Patates qui, le matin du grand déménagement, au Québec traditionnellement le 1^{er} juillet, reçoit la visite inattendue des Branchés, qui comptent occuper dorénavant les lieux. On assiste à ce chaotique remue-ménage où, dans une impulsion commune propre à créer mésaventures, malentendus et méprises, les uns déménagent pendant que les autres emménagent. À la place du misérable cube loué, qui réussit à peine à transporter la montagne d'objets amassés depuis douze mois sinon quelques années, les Branchés arrivent sur scène en klaxonnant, à bord d'un rutilant *pick-up* minuscule (qui entre et sort par une porte de garage de l'Espace Libre), à peine assez grand pour contenir et la famille et les boîtes. Car ce n'est pas un déménagement classique avec réfrigérateurs, canapés, miroirs... Ici, que des objets un peu abstraits mais ludiques à



souhait qui permettent d'inventer les jeux scéniques les plus inattendus : boîtes de carton, cordes, échelles, planches de bois, pneus, vase fragile. Le début et la fin sont trouvés, il suffit de remplir le temps entre les deux avec des gags impertinents parsemés de pétards mouillés, et convaincre le public que le déplacement en vaut la peine.

Comme au théâtre des variétés donc, la structure du spectacle est simple : un canevas de base autour duquel on improvise à loisir ; si un gag fonctionne, si une réplique, une posture font rire, on fait durer le moment. Sinon, on passe à autre chose, on essaye de réinventer un numéro comme si on le faisait pour la première fois. Dans certaines scènes, on se croirait au cirque : un escabeau suspendu et un acteur impliqué bien malgré lui dans une contorsion aérienne où l'objet tend des pièges à sa victime, qui aggrave son sort en essayant de se sortir du pétrin. D'autres numéros parodient les scènes de ménage de tout bon déménagement qui se respecte : la dispute tourne autour d'un affreux vase posé sur un cube que la Dame Patate permet qu'on regarde mais que la Dame Branchée veut absolument toucher, et qui tombe au sol finalement

sans se briser comme prévu, mais qu'un des Branchés achève avec un coup de râteau. Polysémique, l'objet a plusieurs fonctions : une poupée Barbie inspire à une des déménagées une crise de nerfs royale, autrement elle se tortille telle une tranche de bacon dans la poêle ; plus loin cette même poupée est grillée sur la flamme du barbecue et le cuistot fait le crépitement de la cuisson avec sa bouche. Certains flashes n'ont d'autre fonction que de provoquer un rire nerveux : un acteur traverse la scène en faisant bondir sa brouette sur la roue au lieu de la faire rouler. Et ça peut être immédiatement suivi d'un moment d'une densité poétique surprenante : on passe la vadrouille, mais l'objet est une longue planche de bois qui produit un léger frottement musical au sol. Dans cette panoplie d'actions propres à susciter le rire ou à révéler la poésie des gestes les plus

banals, aucun spectateur ne voit tout à fait la même chose, plusieurs actions se produisent en même temps, l'œil cherchant à droite et à gauche la bonne occasion.

Si on compare *Burlesque* à d'autres productions d'Omnibus, on constate que le travail sur le texte est passé au troisième plan (la compagnie a monté des pièces de Shakespeare, Michael Mackenzie, Emma Haché). Il ne s'agit pas non plus d'un spectacle muet puisque les deux familles conversaient avec des mots, il est vrai, d'une banalité désarmante. Quand on observe du côté du travail corporel, là aussi, on est loin de la rigueur de spectacles marquants plus ou moins récents (*la Baronnie et la Truie, Latitudes croisées*). Les interprètes de *Burlesque* n'ont pas non plus tous une formation de mime.

Il n'y a rien de plus sain : Omnibus a choisi d'explorer un territoire débridé, loufoque, parfois attendrissant, avec une bonne dose d'absurde, sans chercher autre chose qu'un plaisir puéril et franc. Et ceux qui aiment la troupe l'ont suivie. ■

Burlesque

MAÎTRE D'ŒUVRE : JEAN ASSELIN ; SCÉNOGRAPHIE
ET ACCESSOIRES : JASMINE CATUDAL ; ÉCLAIRAGES :
MATHIEU MARCIL ; COSTUMES : ROMAIN FABRE.
DE ET AVEC FRANCINE ALEPIN, CATHERINE
ASSELIN-BOULANGER, JEAN ASSELIN, RÉAL
BOSSÉ, GUILLERMINA KERWIN, SYLVIE MOREAU,
BRYAN MORNEAU ET FRANÇOIS PAPINEAU.
CRÉATION D'OMNIBUS, PRÉSENTÉE À L'ESPACE
LIBRE DU 29 AVRIL AU 24 MAI 2008.

Burlesque (Omnibus,
2008). Sur la photo : Bryan
Morneau, Sylvie Moreau,
François Papineau et
Francine Alepin. Photo :
Robert Etcheverry.